

Justine  
**Niogret**

# Le syndrome du varan

R O M A N

Justine  
**NIOGRET**

Seuil





# LE SYNDROME DU VARAN

Du même auteur

Cœurs de rouille  
*Le Pré aux Clercs, 2013*

Mordred  
*Mnémos, 2013 et Pocket, 2017*

Gueule de truie  
*Critic, 2013*

Mordre le bouclier  
*Mnémos, 2011 et J'ai lu, 2013*  
*Prix européen Utopiales*

Chien du heaume  
*Mnémos, 2009 et J'ai lu, 2011*  
*Prix Imaginales*  
*Grand Prix de l'imaginaire Étonnants Voyageurs*

*JUSTINE NIOGRET*

LE SYNDROME  
DU VARAN

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

© Éditions du Seuil, mai 2018

ISBN : 978-2-02-139564-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

« Je ne brûlerai pas ton cadavre. Je ne te ferai pas cet honneur. Les insectes se nourriront de tes yeux. Les vers grouilleront dans tes poumons. La pluie roulera sur ta peau moisie jusqu'à ce qu'il ne reste de toi que des os.

– Pour ça, il faudra d'abord me tuer.

– C'est déjà fait. »

Khal Drogo

*Game of Thrones*, épisode 8, saison 1





Cette nuit, j'ai rêvé que mon père était mort.

Je rêve souvent que je le tue, mais là il était mort. Nous étions beaucoup, tous ses enfants, alors qu'en vrai il n'en a que trois. Nous étions dans une église, les gens coloriaient des vitraux dessinés sur du papier, il y avait une musique que j'ai toujours dans la tête, en écrivant ceci.

Les gens étaient très sérieux. Nous, les rejetons, nous riions. Nous faisons connaissance. Nous disions ; « Tout ça pour un connard pareil ! » et ça nous faisait rire.

Nous nous tripotions, les épaules, le cou, nous nous embrassions, parce que c'est bien ce que nous a appris mon père ; on se touche en famille.

Il y avait des boîtes de jeux anciens, coulissantes, minuscules, très belles, je savais qu'elles venaient de ma grand-mère, et mon père les avait mises sous clef, derrière des grilles. Bien entendu. Rendre la beauté et la joie inutilisables. Qu'aurait-il fait de jolies choses, ce pauvre type.

Je rêve souvent que je tiens mon père à distance avec un couteau.

Je cuisine, il s'approche, il n'a rien à faire là, il me frôle, dans mes rêves il me frôle toujours. Je me retourne, j'ai le couteau, je le tiens pour ne pas que mon père approche. Il approche. Je n'ai pas peur, que du dégoût.

Une pensée comme « Et en plus il va salir ma cuisine quand il m'aura forcée à le faire saigner ». C'est une pensée très enfantine, mais après tout, qu'est-ce que je peux dire de l'enfance, à part mon père que je voudrais loin de moi et qui me frôle quand même. Je tiens le couteau. Mon père approche. Il avance et s'égorge sur le couteau. Cette nuit, je l'ai égorgé cinq fois. À chaque fois, il avait l'air content.

Il n'y a jamais de haine ou de violence dans ces rêves. Juste des gestes qui doivent être faits. Mon père ne me frôlera pas. Point.

Mes parents ne sont pas encore divorcés.

Ma mère a une maison de campagne à A. Il y a un énorme rocher devant un coin de mur, j'y monte, je gratte les cristaux du crépi du mur avec mon ongle, ils tombent, ça laisse un trou comme une gencive qui ne saigne pas.

Nous sommes toutes les deux seules, mon père ne vit de toute façon presque jamais avec nous. Il vient, parfois, en vacances, pourquoi, je n'en sais rien ; ils se haïssent.

Je suis dans ma chambre, sans doute la sieste, dans mon souvenir il fait jour, alors oui, la sieste. Ma mère vient me voir.

Elle retire les couvertures, elle remonte ma chemise de nuit, elle me gratte et caresse le sexe.

Ses ongles sont rouges, laqués, elle aura toujours les mêmes, vingt ans après. Toujours le même vernis, sans doute parce que ce sont toujours les mêmes doigts. Pour

elle, après avoir fait ça, rien n'aura changé. Rien n'aura à être caché.

Elle me gratte et caresse, elle me dit « C'est agréable, hein ? ». Mais agréable pour qui, Catherine ? Agréable pour *qui*.

Elle continue. Je ne comprends pas ce qui se passe.

J'ai cinq ans, peut-être six, je ne comprends pas ce qui se passe. Ça me chatouille. On pourrait me faire la même chose sur le dos, ça me chatouillerait pareil.

« Tu vois, maintenant tu peux faire ça toute seule. »

Ma mère me donne, à cinq ans, la permission de me branler, puisqu'elle m'a branlée avant que je le fasse de moi-même. Avec ses ongles rouges dont elle n'a jamais eu honte.

Je ne rêve jamais de ma mère.

Mon père se sert.

Mon père mourra sans doute en n'ayant jamais compris qu'il y avait d'autres êtres sensibles dans le monde.

Mon père est un enfant ; pire, un fœtus. Je l'ai vu piquer une crise de jalousie devant un enfant de quatorze ans parce que la mère de l'adolescent s'occupait de son fils. Mon père, à ce moment-là, avait soixante-cinq ans.

Mon père est un trou. Mon père n'est rien, qu'un manque égoïste et infantile. Tout doit aller dans son trou, tout est fait pour lui, tout est fait pour qu'il essaye de s'en remplir.

Ma mère est folle. Ça, au moins, c'est indéniable. Une salade contaminée, de Münchhausen, perversion, manipulation, mythomanie. À la fin, elle me tenait le bras avec ses yeux qui ne ressemblaient plus aux yeux des gens normaux pour me dire que son réveil s'était mis à sonner à l'heure de la mort de sa mère. Que sa

mère morte lui avait parlé par le réveil. Que ma mère, à moi, avait débranché le réveil et l'avait jeté dans un coin de la pièce. Que sa mère à elle parlait toujours par l'appareil débranché et cassé.

Je ne voudrais pas qu'on ait pitié de ma mère. C'était un mensonge, cette histoire de fantôme. Elle essayait de se rendre intéressante.

Elle pensait sincèrement que j'allais la croire. Elle me pensait si stupide. Mystique.

Elle essayait de me séduire. À vingt-cinq ans, c'est plus compliqué de baisser la culotte d'une jeune femme et de la branler. On doit parler avant.

Ma mère s'est laissée enfoncer dans la folie.

Quand j'étais petite, il y avait très peu de crises, elle était fonctionnelle. Elle savait très bien qu'elle allait de plus en plus mal. Elle n'a été voir personne, elle a fui toutes les prises en charge.

Elle a fui de ville en ville dès qu'elle voyait qu'on se posait des questions.

Elle m'a envoyée, moi, voir des psys. Combien ? Cinq, sept, je n'en ai aucune idée. Elle leur mentait droit dans les yeux.

Ils s'en foutaient tous. Ils voyaient tous qu'elle était folle, ça commençait à se reconnaître, sur son visage. Les tics, la symétrie qui n'existe plus, les expressions horribles, comme les photos noir et blanc des enfants

choqués par les bombes ; les yeux vides, la bouche comme un animal qui hurle.

Ma mère était comme ça. Elle ne se coiffait plus. Elle puait, elle sentait le beurre rance.

Les psys n'ont rien dit.





Nous sommes à Paris, je lis. Je lis tout. Je lis le grand imagier du Père Castor, je lis les biographies de la bibliothèque de ma mère, je lis les bédés porno de mon père, je lis même celle en allemand à laquelle je ne comprends rien, où une femme est violée par des chiens, et puis tuée, et violée encore, et zombifiée, couverte de champignons et violée encore. Je lis une bédé de Corben où une guerrière viking se fait baiser par le Grendel puis lui coupe la tête. Je lis tout. Puisque tout est à ma portée, dans des bibliothèques basses, dans le salon. Tout est là ; accessible.

C'est quand mon père vivra seul qu'il commencera à cacher.

Nous vivons dans un ancien studio de photographie. C'est très haut de plafond, le sol est un plancher peint en noir. Il y a une immense salle, une salle de bains, un chiotte avec un gant de boxe pour enfant accroché

à la chaîne de la chasse d'eau ; une sorte de métaphore de ce que mes parents me font vivre. Une cuisine, ma chambre.

Mon père se fait construire une pièce dans l'appartement. Il n'est presque jamais à la maison.

Un ami de mes parents monte un mur en Placo. Il se coupe le doigt, écrit « Gatherine je t'aime », le fait voir à ma mère. Elle rit. Un rire immonde, gras, de gorge, du Zola, un rire qu'il aurait sans doute choisi pour une vieille morue qui perd ses dents et qu'on vient d'appeler « jeune fille ».

Denis, l'ami de mes parents, recouvre le mur de moquette. Je regarde ce mur, parfois, je suis toute petite. Je sais que derrière la moquette il y a la déclaration illettrée de Denis, au sang, et le rire de ma mère.

Mon père dort dans sa pièce. Il a un lit une place, son ordinateur, sa formule 1 en plastique moulé accrochée au mur. Il vit là. Il dort là. Il mange là. Adolescent chez sa femme. Il ferme la porte. Peut-être qu'il se branle. Bien sûr qu'il se branle. Les bédés porno, même celle de la femme moisie, sont dans la pièce fermée avec lui.

Personne ne dit rien. À croire que la situation est normale.

Mes parents m'annoncent qu'ils divorcent. J'ai sept ans.

Ils se sont mariés quand j'en avais un, je ne sais pas trop. Ici, on ne parle pas des enfants, des rythmes et des années, des dates et de la vie. On ne parle de rien.

La seule chose que je sais de ce jour-là, c'est que je leur ai fait honte parce qu'ils ne m'avaient pas mis de couche et que j'ai chié dans ma robe.

Ma mère me dit ça comme si j'en étais responsable.  
*Je ne t'ai pas mis de couche et tu as chié, j'ai eu honte.*

J'ai une photo de leur mariage. Ils font la gueule. Ils ne sont pas stressés ; ils font la gueule. Ils s'emmerdent. Je ne suis pas sur les photos. Peut-être que je sentais trop la crotte pour être de la famille.

Bref, ils divorcent.

Il faut faire le simulacre, alors ils font le simulacre ; pour une fois, mon père est à la maison, et pour une fois, il est sorti de sa pièce. Nous sommes dans ma

chambre, ils me serrent tous les deux dans leurs bras. Je n'aime pas qu'ils me touchent, je déteste ça, parce que je sais qu'ils sont dégoûtants, même à sept ans je le sais. Ils pleurent comme des veaux, alors qu'ils ne s'aimaient pas, qu'ils ne vivaient même pas ensemble, que mon père se branlait sur des femmes pourries et ma mère ramassait le vomi de mon père les rares fois où il rentrait à l'appartement parce qu'il était saoul.

Comme si leur divorce allait changer quoi que ce soit.

Je me souviens clairement m'être fait chier. Je savais ce qu'était un simulacre, j'avais sept ans, je lisais tout.

Mes parents sont dans la Fiat Panda. Ils doivent m'emmener à l'école, sans doute. Mon père a encore trompé ma mère. C'est la fête des Mères, justement. Il lui tend un paquet tout en conduisant, elle l'ouvre. C'est un livre de cuisine pied-noir. Elle se met à hurler. Je ne sais plus quoi exactement. Qu'elle est une bobonne, qu'il va baiser ailleurs et qu'il lui ramène un livre de recettes de cuisine. Qu'il a des putes et des salopes. Mon père se dit photographe de mode, je pense qu'il ne l'est pas. Il le dit, et il couche avec des idiots qui croient que leur chatte est un curriculum vitæ. Ma mère a trente-sept ans, lui quarante-sept. Elles doivent en avoir dix-huit, vingt.

Simulacre.





RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CORLET S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018. N° I 39561 (00000)  
*Imprimé en France*